

## **Introduction**

De nos jours, les Inuit du nord du Québec (Nunavik) disposent d'une école primaire et secondaire dans chacune des localités de la région. Ils y utilisent l'inuttitut (la langue des Inuit) pour les trois premières années de leur scolarité<sup>1</sup>. S'ajoute alors une deuxième langue d'enseignement, le français ou l'anglais. Chaque élève doit choisir de poursuivre ses études dans l'un ou l'autre des secteurs d'enseignement proposés. Les statistiques attestent du multilinguisme en milieu familial puisque, souvent, un enfant fréquente le programme français, le suivant l'anglais et ainsi de suite, en alternance, parmi les membres d'une maisonnée. En effet, le français est considéré avantageux pour décrocher un emploi dans le Nord; l'anglais est aussi prestigieux pour de nombreuses raisons sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister; quant à l'inuttitut, il demeure essentiel. Les jeunes inuit font donc face à un défi majeur, car ce sont trois langues qu'il leur faut maîtriser.

Le statut du français au Nunavik dépend, selon moi, de l'attitude des écoliers à son égard, puisque leur poids démographique pèsera de plus en plus lourd dans la balance. Je soutiens qu'il y a fort à parier que les générations montantes, scolarisées dans au moins deux langues, vont vouloir capitaliser sur leur propres investissements plutôt que d'abandonner une langue qui figure déjà à leur répertoire. C'est à tout le moins ce que les anglophones bilingues font (Daveluy 2005a) et les francophones ailleurs au Canada tentent de faire (Heller 1994, Heller *et al* 1999).

Dans ce chapitre, on verra que, depuis que le Grand Nord est d'intérêt au Canada, l'éducation des Inuit est un véritable enjeu dans les champs de compétence réclamés par plus d'un niveau de gouvernement (soient le fédéral, le provincial et les instances locales).

On verra aussi que l'anglais et le français sont en compétition, à titre de langue seconde, dans le milieu scolaire au Nunavik. Les informations d'ordre général sur les Inuit, présentées en début de chapitre, permettent de bien situer le Nunavik. Les étapes qui ont mené les Inuit à exercer un plus grand contrôle sur leurs institutions scolaires sont ensuite décrites. La transmission de la culture inuit à l'école et les différences inter-générationnelles par rapport à l'éducation formelle sont aussi discutées. L'analyse démontre que le système d'éducation formelle au Nunavik a favorisé 1) le maintien de l'institut 2) le multilinguisme individuel et sociétal; 3) le trilinguisme institutionnel. Une telle complexité est typique des situations multilingues et le cas étudié ici s'inscrit dans les efforts ... *to link interaction and institutional order of schools and other educational institutions to the social order of communities* (Heller & Martin-Jones 2001 : 420).

## **1. Le monde inuit**

Les Inuit occupent un vaste territoire dans le Grand Nord. Ils vivent au Groënland, au Canada, en Alaska et en Russie ([www.inuitcircumpolar.com](http://www.inuitcircumpolar.com)). Chevauchant plusieurs frontières nationales (voir carte ci-bas<sup>2</sup>), on dit le monde inuit circumpolaire. Au Canada, lors du recensement de 2001, 45 000 personnes se sont déclarées inuit (CBC North, 21 janvier 2003). Ces Inuit vivent dans les Territoires du nord ouest, au Nunavut, au Nunavik, au Labrador et dans les grandes villes plus au sud (à Vancouver, Edmonton, Toronto, Ottawa, Montréal, etc.). Inuit Tapiriit Kanatami ([www.tapirisat.ca](http://www.tapirisat.ca)) représente les Inuit du Canada. Ce chapitre porte spécifiquement sur le Nunavik, une région dans la province de Québec, qui a été instaurée à la signature de la Convention de la Baie James et du Nord

québécois en 1975. La Société Makivik ([www.makivik.org](http://www.makivik.org)) a alors été mandatée pour gérer les affaires des Inuit du Nunavik, les Nunavimmiut.

QuickTime™ and a  
TIFF (non compressé) decompressor  
are needed to see this picture.

Source: [www.makivik.org/fr/media\\_centre/nunavik\\_maps.htm](http://www.makivik.org/fr/media_centre/nunavik_maps.htm)

## **1.1 Le Nunavik**

Les localités habitées du Nunavik se trouvent le long de la baie d'Hudson, du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava. Selon les données du recensement de 2001 (Statistiques Canada), les Inuit y représentent 90% (8695 / 9632) de la population. Les non-Inuit qui vivent au Nunavik se retrouvent surtout dans les plus grandes agglomérations, tout particulièrement à Kuujuaq et Kuujuarapik.

Comme il n'y a pas de réseau routier reliant ces communautés, entre elles ou avec les municipalités plus au sud, elles sont relativement isolées. Les distances entre chacune sont d'ailleurs considérables. Cependant, plusieurs avions atterrissent tous les jours à Kuujuaq, le centre administratif de la région, et à Kuujuarapik. Dans les plus petites localités, un vol quotidien est prévu, mais, régulièrement, les conditions météorologiques ne sont pas favorables, même durant les saisons moins rigoureuses. Quand les eaux entourant la péninsule sont libres de glaces, des navires transportent, dans toutes les localités, les produits plus lourds, nécessaires à la vie moderne.

Les Inuit, nomades de tradition, chérissent ces grands espaces dont ils tirent leurs ressources depuis des temps immémoriaux. Avant la sédentarisation, ils se déplaçaient selon les mouvements migratoires des animaux et vivaient de chasse, de pêche, de cueillette. Encore de nos jours, les mammifères marins, le caribou et l'omble de l'Arctique demeurent des aliments prisés. Il est quasi impossible de ne pas remarquer le branle-bas quand les animaux se pointent aux alentours d'un village. Ceux et celles qui le peuvent se préparent dans une joyeuse fébrilité et partent dès que possible à la rencontre des animaux qui leur ont manifesté leur présence. Le mode de vie nomade est très actif et, encore bien présent au Nunavik, même si les Inuit ne vivent plus uniquement des ressources du territoire. L'isolement géographique favorise donc l'auto-suffisance et les déplacements sur

le territoire les contacts périodiques. Ainsi, traditionnellement, le cycle des activités ramenaient les Inuit en des points précis où ils se regroupaient et séjournaient pour quelque temps à intervalle régulier. Plusieurs des municipalités du Nunavik ont été établies à de tels lieux de rencontre. Dorais (1997) fournit un portrait détaillé d'un de ces villages.

Depuis la mise en place du satellite Anik, en 1972, les communautés contemporaines du Nunavik sont aussi en contact avec le reste du monde sur une base quotidienne (Alia 1999). Les Nunavimmiut utilisent les services de téléphonie, incluant la télécopie, plusieurs fois par jour et la télévision, dont les vidéos, trône dans la plupart des maisons. Le réseau de télévision des peuples autochtones (Aboriginal Peoples Television Network) a récemment remplacé la télévision locale inuit. Amirault (2001) résume l'historique de la production télévisuelle chez les Inuit. Pour sa part, Vick-Westgate (2002: 69) soutient que:

*One of the first issues around which the Inuit of Northern Quebec successfully organized, and through that organization redirected government plans, was telecommunications. Responding to Inuit concerns and pressure, the Canadian Broadcasting Corporation agreed in 1973 not to initiate television broadcasts in English and French in Arctic Quebec until Inuttitut language programming could be developed. Broadcasts began eight years later when they could include programs in Inuttitut.*

Cependant, l'image du monde moderne véhiculée dans les médias influencent tout particulièrement les jeunes d'âge scolaire. Contrairement à leurs parents, qui ont dû s'expatrier pour étudier, ils n'ont pas à quitter leur municipalité avant de vouloir poursuivre

des études de niveau collégial ou universitaire. (Ils voyagent fréquemment, mais habituellement pour de courtes périodes.) Ainsi, les nombreux films présentant les premières années de vie universitaire comme une fête sans fin et sans contraintes en induisent plusieurs en erreur (com. pers., Qajaaq Robinson, accompagnatrice NunaScotia 1997). Ceux et celles qui ont vécu l'expérience témoignent de leur désarroi devant la réalité (notamment dans Groupe de travail sur l'éducation du Nunavik, 1992 et Vick-Westgate, 2002). Voyons donc quelles sont les caractéristiques du milieu scolaire dans lequel les Nunavimmiut gravitent.

## **2. La scolarisation en milieu nordique**

Pendant longtemps, dans le nord, l'éducation a été l'affaire des missionnaires (anglicans, catholiques ou moraves selon les lieux). Les objectifs primordiaux des congrégations religieuses et de leurs représentants parmi les Inuit étaient de l'ordre du prosélytisme. En effet, en instruisant, on cherchait surtout à convertir: l'abandon du shamanisme et l'adoption de la religion des missionnaires étaient visés. Pourtant, les activités éducatives des missionnaires se déroulaient sur place et dans la langue des Inuit puisque les religieux, esseulés, parlaient souvent l'inuttitut (Patrick & Shearwood 1999: 250).

En 1928, la première école résidentielle pour Inuit ouvre ses portes. À cette époque, les tout jeunes enfants doivent quitter leur communauté pour de longs séjours loin des leurs afin de recevoir une éducation formelle de base. Les liens familiaux sont alors coupés pour une génération d'Inuit qui, lorsqu'ils reviennent dans le Grand Nord ne parlent plus leur

langue maternelle, était interdite au pensionnat. Des individus ont réappris l'inuttitut avec le temps, mais il s'agissait, dans la plupart des cas d'une décision personnelle. Ils et elles ont accompli ce réapprentissage d'eux-mêmes, sans soutien particulier des gouvernements qui les avaient éloignés de leur monde.

Pour plusieurs la vie au pensionnat a été pénible, mais des expériences moins désastreuses existent aussi. En autres, les Inuit ont des souvenirs moins traumatiques du Churchill Vocational Center, en opération de 1964 à 1974 (Vick-Westgate, 2002: 56). Ils y ont acquis une expertise et bâti des liens encore tangibles parmi les leaders actuels. Il n'est pas rare, durant une soirée, après une session de travail ou un colloque, que les Inuit gignent et chantent ensemble. Ils prennent alors plaisir à nous rappeler qu'ils et elles se sont connu à l'école, dans le sud, et qu'ils y jouaient de l'accordéon pour se divertir et se soutenir durant leurs études.

Parce qu'il y avait flou juridique en ce qui concerne les Inuit spécifiquement, les divers ordres de gouvernement se sont renvoyé la balle pendant plusieurs années, quant à savoir quel pallier devait assumer la responsabilité et assurer le bien-être des gens en milieu nordique. En 1939, la Cour Suprême a tranché la question et déclaré le gouvernement fédéral responsable des Inuit. Depuis, éduquer les Inuit chez eux, dans le Grand Nord, a pris de l'importance. Après la deuxième guerre mondiale, quand le Canada a voulu jouer un rôle sur la scène internationale, le gouvernement fédéral ne pouvait plus justifier sa politique de laisser-faire à l'égard des populations autochtones. C'est dans ce cadre que le gouvernement avait délégué sa responsabilité éducative aux congrégations religieuses. La politique globale dans laquelle cette stratégie s'inscrivait, le désintérêt (benign neglect), était tout aussi difficile à maintenir dans le contexte d'après-guerre. Donc, de 1948 à 1962,

le gouvernement fédéral a établi des services de santé et des écoles dans la plupart des communautés nordiques (Dorais 1979: 71).

Par la suite, la compétition entre les palliers de gouvernement provincial et fédéral, est devenue palpable dans le nord du Québec (Nalukturuk 2006). Un système d'éducation parallèle a vu le jour en 1964, sous l'égide de la Délégation générale du Nouveau-Québec, une instance provinciale. La Commission scolaire du Nouveau-Québec, fondée en 1970, a supervisé la construction d'une école provinciale dans chacun des villages (Dorais 1979: 73). *The provincial system ... had an embryonic program for introducing Inuktitut as a language of instruction, and introduced the concept of parent committees* (Nalukturuk 2006 : 1).

Dès lors, les Inuit ont pu fréquenter l'école de leur choix. La langue utilisée dans le système fédéral était l'anglais tandis qu'à l'école provinciale le français était introduit en troisième année. À la maternelle et pour les deux premières années du primaire, la langue de l'école provinciale passait par la traduction, des interprètes traduisant la langue utilisée par les enseignants vers l'inuktitut. Les parents étaient toutefois méfiants envers le gouvernement du Québec et la plupart des enfants aboutissaient à l'école fédérale (Dorais 1979: 73). Ainsi, dans les années 1970, l'anglais est devenu la langue de communication privilégiée dans le nord du Québec, et ce au détriment de l'inuktitut. Petit (2003: 224) résume succinctement : *Les enfants ont perdu une bonne partie de leur langue lorsqu'ils ont commencé à aller à l'école.* Tous ces facteurs ont contribué à augmenter la proportion d'Inuit à l'aise en anglais uniquement (Dorais 1979:74). La majeure partie des aînés étant pour leur part unilingues en inuktitut, un fossé entre les générations s'est creusé sur une base linguistique autant que culturelle. La modernité parlait anglais, se vivait au village, à

l'école ou dans un bureau, et non pas sur les terres, en compagnie des animaux avec qui on communique en inuttitut.

## **2.1 Les langues d'enseignement au Nunavik**

De par leur position géographique stratégique et leurs contacts internationaux, les Inuit sont depuis longtemps ouverts aux approches proposées dans les agences supranationales. Ainsi, un colloque international sur l'utilisation des langues vernaculaires en éducation, tenu en 1950, a-t-il eu des retombées concrètes au Canada:

*The work of UNESCO on 'the importance of the mother tongue in basic education' was known to an Oblate missionary working at the residential school in Chesterfield Inlet, who in 1955 condemned the federal government for the continued use of English as a medium of instruction at this school. (Patrick & Shearwood 1999: 252-253)*

En effet, le curriculum ontarien avait été adopté dans toutes les écoles fédérales dans le Grand Nord canadien (Dorais 1990: 210) et pour plusieurs des fonctionnaires chargés de mettre un système scolaire en place, éducation rimaient avec anglais. Patrick et Shearwood (1999: 251) rapportent l'exception qui confirme la règle :

*As early as 1960, R.A. Phillips of the Northern Administration Branch of the Department of Northern Affairs and National Resources proposed that Inuit children be taught in their Aboriginal language for the first two years of schooling. Furthermore, teachers should be 'thoroughly familiar with the Eskimo language,' as it was then called (1960 :4). To this end, Phillips called for teacher training for Aboriginal people. He argued in favour of*

*these proposals for their ability not only to permit a smooth transition to learning in English or French but also to preserve the Inuktitut language.*

Il faudra attendre 1973 pour que le système fédéral soit modifié pour faire place à la langue des Inuit ([www.kativik.qc](http://www.kativik.qc)).

À peu près en même temps, l'utilisation de la langue des Inuit dans les écoles relevant du gouvernement provincial a pris du galon suite à la signature de la Convention de la Baie James et du Nord québécois. Selon Dorais (1979: 74), l'inuktitut devait alors devenir la langue d'enseignement primordiale dans toutes les écoles tandis que l'anglais et le français se grefferaient au cursus scolaire à titre de langues étrangères (foreign languages dans l'original). De plus, le français allait être introduit à la pièce, dans les communautés qui en manifesteraient le désir, plutôt que dans l'ensemble du territoire conventionné.

À l'époque, le débat était virulent sur la nécessité d'imposer le français au Québec. Pourtant, dès la promulgation de la loi 101, qui a rendu la province officiellement unilingue, les Inuit et les Cris ont été exemptés des obligations visant les populations immigrantes (Daveluy 2004)<sup>3</sup>. C'est ce que j'ai décrit comme la paix linguistique de 1977 (Daveluy 2005b). Notons toutefois qu'aucune disposition de la Convention de la Baie James et du Nord québécois porte spécifiquement sur les langues. Ce sont plutôt les clauses assurant des services de santé et des programmes en éducation dans chacune des communautés qui ont permis le maintien de la langue des Inuit au Nunavik. Dans la version originale de la Convention de la Baie James et du Nord québécois, ce sont les clauses 17.0.59, 17.0.63, 17.0.64 et 17.0.65 qui établissent clairement le droit des Inuit (et des Cris) à contrôler l'éducation dans leur milieu (Dorais 1990: 268). Les clauses pertinentes sont publiées à l'annexe A dans Vick-Westgate (2002: 256-259).

*At a time when Québec was establishing provincial control over education and, for the first time, instituting strict controls over languages of instruction and content of curriculum, it was granting the Inuit extraordinary powers to design and administer education in their communities. (Vick-Westgate, 2002: 76)*

Du point de vue langagier, les arrangements négociés ont renforcé l'utilisation de l'inuktitut dans le nord du Québec. Éventuellement, la langue des Inuit a repris de la vigueur. On considère aujourd'hui qu'elle se maintiendra, à tout le moins à titre de langue maternelle :

*Despite centuries of contact and increasing pressure from English and French, almost 99% of the Inuit population in Nunavik will, it is estimated, continue to speak Inuktitut as a home language all their lives. (Dorais 1997 cité dans Patrick 2003: 3)*

C'est ce qui explique en partie pourquoi, avec le temps, les attitudes face aux langues d'enseignement ont changé au Nunavik. En effet,

*... près de la moitié des élèves inuit du Nunavik suivent aujourd'hui un enseignement en français au niveau du primaire et du secondaire, de plus en plus de parents faisant valoir que l'apprentissage de l'anglais se réalisera de toute façon chez l'enfant sur un mode informel ... (Petit 2003: 217)*

Ainsi, en 2004, des 2, 962 élèves du Nunavik, 1, 153 (38.8%) étaient inscrits au secteur français et 1, 041 (35.0%) au secteur anglais. (Les 768 autres, soit 25.8%, étudiaient en inuktitut.) Comparativement, durant les années 1970, il y avait quatre fois plus d'enfants

dans les écoles fédérales, où l'anglais prédominait, que dans les écoles provinciales, où le bilinguisme (français et inuktitut) était implanté ([www.kativik.qc](http://www.kativik.qc)).

Le multilinguisme au Nunavik est donc bien ancré dans le milieu scolaire. C'est que les familles inuit gèrent l'ajout de la deuxième langue d'instruction stratégiquement. Ainsi, dans une maisonnée, les enfants alternent entre les deux secteurs d'enseignement: si le premier va à l'école au secteur français, le prochain étudiera en anglais, et vice versa. Ce qui fait du multilinguisme inuit un phénomène à la fois individuel et sociétal.

## **2.2 Le système scolaire sous contrôle inuit**

Trois ans après la signature de la Convention de la Baie James et du Nord Québécois, en 1978, les Inuit (et les Cris) ont officiellement pris leur système d'éducation en charge. La Commission scolaire du Nouveau-Québec a été scindée en deux entités autonomes, soit la Commission scolaire Kativik (pour le Nunavik) et la Commission scolaire crie. Drapeau et Corbeil (1992 : 392) estiment d'ailleurs que pour l'ensemble des populations autochtones au Québec,

*... la gestion des questions linguistiques et culturelles est extrêmement décentralisée. ... Les groupes conventionnés (Cris et Inuit) et les Attikameks font exception à cette règle, chacun possédant une commission scolaire unique et des organismes centraux qui gèrent les questions linguistiques.*

Pour Nalukturuk (2006: 2), la fondation de la Commission scolaire Kativik a eu des répercussions à plusieurs niveaux :

*The JBNQA [la Convention de la Baie James et du Nord québécois] not only provided for the establishment of the KSB [la Commission scolaire Kativik], it also gave it special responsibilities and powers to look after the specific needs of Inuit. It provided that in every community there would be an education committee, which is roughly like a parents committee in the South but with special powers. This was a gain for the Inuit who never had a say in their children's education.*

La Commission scolaire Kativik est tout de même régie par une loi du gouvernement du Québec (la Loi sur l'instruction publique pour les autochtones cris, inuit et naskapis) "... sauf si cette loi est incompatible avec le chapitre 17 de la Convention de la Baie James et du Nord québécois, dans lequel cas ce dernier prévaut" ([www.kativik.qc](http://www.kativik.qc)). Conséquemment, les programmes de la Commission scolaire Kativik respectent les objectifs prescrits par le ministère de l'Éducation du Québec.

Toutefois, bien que la clientèle qu'elle dessert est principalement inuit, la Commission scolaire Kativik est une institution publique qui offre des services à tous les résidents du Nunavik. Il lui revient donc d'élaborer des programmes et du matériel didactique en inuttitut, en français et en anglais. Contrairement à la norme nationale de bilinguisme, c'est plutôt le trilinguisme qui est institutionnalisé au Nunavik, ici par l'entremise du système scolaire, mais aussi dans le cadre de la négociation actuellement en cours sur l'autonomie gouvernementale (Nulukturuk 2006 : 8; Daveluy 2004; Commission du Nunavik 2001). Gérer une politique de trilinguisme et répondre aux attentes qui en découlent constitue un défi de taille, tout particulièrement quand les ressources humaines sont à la fois limitées et dispersées sur un vaste territoire. Mais la Commission scolaire

Kativik n'en est pas à un défi près puisqu'elle exerce aussi des pouvoirs et responsabilités que n'ont pas les autres administrations scolaires. En 1988, des pouvoirs additionnels lui ont d'ailleurs été accordés par le gouvernement du Québec.

*Elle [la Commission scolaire Kativik] peut conclure des ententes sur l'éducation postsecondaire.*

*Elle peut déterminer les langues d'enseignement et le rythme d'implantation des langues secondes, le français et l'anglais, l'Inuktitut étant la langue d'enseignement première.*

*Elle peut conclure des ententes avec un autre établissement d'enseignement sur la prestation de cours.*

*Elle doit élaborer des programmes et du matériel didactique et offre une éducation élémentaire et secondaire en Inuktitut, en français et en anglais.*

*Le ministère de l'Éducation du Québec ne peut exercer son droit de veto sur les ordonnances de la CSK sur la culture des Inuit et l'Inuktitut.*

*La CSK peut établir un calendrier scolaire ou plus, selon les besoins particuliers de chaque communauté.*

*Elle est chargée de négocier ses propres conventions collectives avec ses enseignants, ses professionnels et ses employés de soutien.*

*Dans le cadre du Programme de formation des maîtres inuit, elle forme les enseignants inuit conformément aux normes provinciales.*

*Elle peut établir les critères d'emploi des enseignants inuit chargés de l'enseignement de la culture et de la langue des Inuit.*

([www.kativik.qc](http://www.kativik.qc))

Nalukturuk (2006 : 3) en conclut : *Like other organizations controlled by Inuit, the KSB [CSK] has managed to expand its original jurisdiction over the years in order to better meet educational needs and challenges.*

Cependant, à sa fondation, la Commission scolaire Kativik a établi son centre administratif dans le sud du Québec plutôt qu'au Nunavik même. À l'époque, on jugeait favorablement la proximité d'un aéroport par où les intervenant(e)s du Nunavik doivent transiter pour se rencontrer. Les services de santé et de production audio-visuelle ont aussi été centralisés dans le sud. Avec le temps, plusieurs ont douté de la valeur de cette décision. Comme le détaille Vick-Westgate (2002), la gestion scolaire à distance n'a pas favorisé l'appropriation du système par ses usagers..

### **2.3 L'évaluation des acquis**

Patrick et Shearwood (1999: 258) considèrent que les événements dans le nord du Québec ont contribué à changer la donne en éducation pour les autochones en général au Canada et que les programmes en langues autochtones qui y ont été développés servent de modèle pour l'ensemble du pays. En effet, il y a lieu de se réjouir des accomplissements dans un si court laps de temps.

Il est par exemple remarquable que les deux tiers de la population âgée de 15 ans et plus aient fréquenté l'école secondaire ou post-secondaire, dont l'université (ce qui n'est pas nécessairement le cas pour d'autres groupes autochtones au pays). C'est le fait que peu d'entre eux aient réussi à obtenir un diplôme qui pose problème. Sans oublier que la fréquentation scolaire de base, de la première année au deuxième secondaire, est beaucoup

plus faible qu'à l'échelle provinciale ou nationale (Statistiques Canada, recensement de 1996, dans Société Makivik Corporation 1999: 9).

La formation des maîtres a aussi eu beaucoup de succès. La participation des Inuit n'a qu'augmenté depuis le temps où ils agissaient à titre d'interprètes scolaires. Depuis 1967, des programmes sont offerts pour pourvoir à la demande d'enseignants pour les premières années du cursus, en inuttitut. Pourtant, force est d'admettre qu'il n'y a toujours pas assez de personnel pour l'ensemble des programmes au Nunavik. D'ailleurs, les Inuit ont un statut différent des autres enseignants compte tenu des qualifications respectives. De plus, la plupart des enseignants non Inuit restent quelques années à peine dans le Grand Nord. Comme l'illustre le film *Restera, restera pas?*, de Louise Lemelin, de nombreuses raisons expliquent ce fait (dont le manque de préparation aux conditions spécifiques d'enseignement dans des communautés inuit, mais aussi à la vie dans l'isolement autant social que géographique). Conséquemment, il y a peu de continuité et la plus grande partie du séjour de ces enseignants est consacrée à leur propre adaptation au milieu.

La paucité de matériel d'enseignement approprié constitue un autre défi d'envergure. D'une part, pour l'inuttitut, il a fallu créer de toute pièce puisque très peu de matériel scolaire existait dans cette langue au Canada. Pour les programmes dans les deux autres langues, il faut adapter le contenu qui fait rarement sens au nord du 55ième parallèle. Entre autres, la relation avec les animaux étant établie sur des bases différentes, la plupart des personnages et histoires généralement utilisées au niveau du primaire ne sont pas appropriées. Par exemple, les Inuit démontrent leur respect envers les animaux en maintenant leur distance face à eux plutôt qu'en adoptant une attitude familière et décontractée. Les animaux domestiques ou de compagnie constituent aussi une aberration.

Coincée entre les critères provinciaux qu'elle doit respecter et la nécessité d'innover pour adéquatement combler les besoins, la Commission scolaire Kativik a pour politique de calquer le programme du ministère de l'Éducation déjà existant en anglais ou en français ([www.kativik.qc.ca](http://www.kativik.qc.ca)).

## 2.4 La culture inuit à l'école

Même si la Commission scolaire Kativik répond aux normes provinciales d'enseignement, la loi lui intime d'inclure dans ses programmes des composantes tenant compte de la spécificité culturelle du Nunavik. Ainsi, on fait appel aux aînés inuit pour l'enseignement de la survie en milieu nordique, un sujet qui fait partie intégrante du cursus scolaire. Les aînés participent à de nombreuses activités, à l'école comme telle ou à lors de sorties aux alentours des villages. Dans la pratique, il est toutefois rapidement apparu qu'il est très difficile de concilier les deux mondes en présence, et ce autant en classe que lors des séjours dans les campements.

*L'imposition d'un système scolaire en particulier, avec des structures et des méthodes calquées sur celles mises en œuvre chez les Qallunaat [non-Inuit], met en question la pérennité d'un mode d'apprentissage fondé sur la capacité à observer et à imiter les pratiques de ses aînés : ilitsi- (apprendre) ne renvoie pas à l'ordre du discours, mais à celui de l'expérimentation.*

(Petit, 2003: 207)

La distinction entre l'éducation formelle et informelle chez les Inuit aide à mieux comprendre les enjeux. Targé (2003) traite de la question de la transmission des connaissances inuit dans le système d'éducation formelle, à partir de son analyse de la

participation des aînés dans le milieu scolaire à Arviat, au Nunavut. Elle fait bien ressortir l'impossibilité de la mission dévolue aux aînés dans le contexte scolaire. Pour plusieurs d'entre eux, il s'agit d'ailleurs de leur premier contact avec l'éducation formelle. Briggs (1998), quant à elle, décrit la socialisation traditionnelle, et toujours en vigueur, des enfants inuit. Vick-Wesgate (2002: 41) résume:

*In traditional Inuit lifestyle, education was not separated from day-to-day living. It was not something you studied, it was something you did. The essence of education was getting ready to assume adult life roles. The pace varied with each child –there were no set ages for acquiring skills or precise paths that had to be followed. A child began to learn a skill when he or she began to pay attention, to notice how an adult did something and to try to imitate those actions.*

*Successful learning was demonstrated by performance. A boy showed he had learned to hunt by bringing in game, by feeding the community. A girl was judged a woman when she could preserve food for the winter's meals, when her boots kept her family's feet dry, when she trimmed the wick on the oil lamp so that it provided the amount of light and heat needed in her home.*

Le gouffre entre les deux mondes est illustré dans la liste des savoirs identifiés comme nécessaires pour les Inuit. Relativement peu de ces domaines sont couverts par les programmes scolaires développés dans le sud.

*Knowledge of space, time, energy and matter: their theory and their application to Northern and Western technology*

*Knowledge of Inuit culture, art and Inuit history, including the history of Inuit in Nunavik*

*Knowledge of the natural sciences*

*Knowledge of the social sciences, including skills to understand the economic and social structures of Inuit and Western society*

*Knowledge of at least one second language and academic and practical knowledge appropriate to individual needs (Vick-Westgate, 2002: 90)*

De plus, à l'aune de l'évaluation des instances administratives, les retombées du programme d'intégration des valeurs inuit dans le cursus scolaire sont peu probantes. Tous font face quotidiennement au choc des structures autant que des cultures dans le système scolaire, comme l'indique une institutrice de Kangirsuk:

*The problem today is that parents are waiting for their children to learn on their own by watching and doing what their parents do, but on the other hand students are used to being taught in school and having their lessons handed to them. (Vick-Westgate, 2002: 164)*

## **2.5 La remise en cause du système**

Dans les années 1980, un mouvement de grogne s'est fait sentir au Nunavik par rapport au système d'éducation, et ce tout particulièrement en ce qui a trait au curriculum et au maintien de l'identité inuit. Il était temps de déterminer si la Commission scolaire Kativik a bel et bien les moyens de remplir le mandat, large, admettons-le, qui lui est alloué. C'est le Groupe de travail sur l'éducation au Nunavik qui a évalué la situation. Vick-Westgate (2002) décrit en détails la démarche entreprise.

Un débat houleux a émergé des consultations menées dans les communautés. Le processus *Satuigiarniq* (se réapproprié, reclaiming en anglais), partait du principe qu'il faut des alternatives dans les formes d'apprentissage privilégiées en enseignement au Nunavik. Le système tel que disponible était considéré privilégier une seule et unique voie, soit l'obtention du diplôme de cinquième secondaire, nécessaire pour poursuivre des études plus poussées (Vick-Wesgate, 2002: 226-227).

*Silatunirmut*, le rapport final du Groupe de travail déposé en 1992, rend clairement compte que les Nunavimmiut ont profité de l'occasion pour utiliser une grille d'analyse qui leur est propre. Plusieurs des recommandations du Groupe de travail sont audacieuses. Le message était clair: il faut se pourvoir des moyens de nos ambitions.

Au delà de la question des langues d'enseignement, les valeurs prises pour acquis dans le système scolaire on fait surface dans ce débat sur l'éducation. Tout en reconnaissant la complexité de la notion d'éducation et la pertinence de la distinction entre éducation formelle et informelle, Petit (2003) propose qu'un portrait plus conforme à la réalité ressort quand la synthèse opérée au Nunavik est mise de l'avant, synthèse qui fait large part au syncrétisme. Elle remarque : *Avec la scolarisation, c'est une parole directive et normative qui semble se substituer à des mécanismes de socialisation empreints d'une logique d'innovation et orientés vers le développement de l'autonomie individuelle* (Petit, 2003: 208). C'est cette logique d'innovation qui soutient les Inuit dans leur quête pour l'établissement d'un système d'éducation à leur mesure. Bien que la proportion de la population, toujours croissante, qu'ils représentent au Canada joue aussi.

En fait, au début des années 1990, l'autonomie gouvernementale était ouvertement discutée entre les instances représentant les Inuit du Québec et le gouvernement provincial.

Un accord cadre de négociation à ce sujet a été signé en 1994 entre ces deux parties et le gouvernement fédéral a joint la table des pourparlers l'année suivante. Puis, en 1999, la Société Makivik et les gouvernements du Québec et du Canada ont signé l'Accord politique du Nunavik. Ce nouvel accord instituait la Commission du Nunavik, chargée d'établir les bases d'une assemblée législative du Nunavik. Après le dépôt du rapport de cette commission, en 2001, la Société Makivik, le gouvernement du Québec et le gouvernement du Canada se sont engagés dans une négociation tripartite pour en arriver à une entente cadre afin d'établir cette assemblée législative du Nunavik. En 2003, l'entente sur la fusion de certaines institutions et la création d'une nouvelle forme de gouvernement au Nunavik a été paraphée.

La Commission scolaire Kativik a été très activement impliquée dans ce processus. Elle s'est entre autres opposée aux recommandations de la Commission du Nunavik et à la publication de son rapport (Nalukturuk, 2006 : 3-5). C'est précisément l'amalgamation des institutions existantes qui pose problème pour la Commission scolaire Kativik, qui a proposé des changements au protocole mis de l'avant. Il lui importe que l'existence des comités de parents soient garantie, mais aussi:

*Other changes are aimed at preserving financial and institutional benefits in terms of budget and control by a body of elected persons specifically dedicated to education. ... Our objective is to ensure that any funding devoted to education be exclusively used to this end. (Nalukturuk, 2006: 6)*

Si la Révolution tranquille au Québec a profondément modifié le système d'éducation (Heller 1994), l'autonomie au Nunavik semble axée sur le maintien de certains acquis autant que sur la réorganisation des structures en place.

### **Le pouvoir du nombre**

En général, la clientèle scolaire chez les peuples autochtones croît, car les taux de natalité y sont élevés, surtout lorsque comparés à ceux obtenus à l'échelle nationale. Ainsi, au recensement de 1996, le taux de natalité pour les Inuit du Nunavik était de 30,1/1000 tandis que celui pour l'ensemble du Québec était de 11,9/1000 (Société Makivik, 1999: 7). Au moins la moitié de la population inuit est âgée de 25 ans et moins. Pour les Inuit, les classes d'âge ont donc encore une forme pyramidale non inversée : les 2962 élèves inscrits à la Commission Scolaire Kativik en 2004 représentent le tiers de la population totale du Nunavik.

Avec l'implantation des écoles dans chaque communauté, la fréquentation scolaire a drastiquement augmenté. Si, en 1953, environ 5% des enfants inuit d'âge scolaire recevaient une forme quelconque d'éducation continue (Vick-Westgate, 2002: 53), la situation a bien changé. Le tableau 1 compare neuf localités du nord du Québec à 40 ans d'intervalle.

TABLEAU 1. Comparaison du nombre d'élèves inscrits et des niveaux offerts localement, dans 9 communautés du Nunavik en 1962 et 2004

	Élèves		Niveaux offerts	
	1962	2004	1962	2004
Kuujuuaq	139	501	1-8	M-12
Purvirnituaq	117	381	1-6	M-12
Salluit	60	348	1-6	M-6 / 7-12
Inukjuak	45	438	1-6	M-12
Kangirsuk	41	118	1-2	M-12
Kangiqtusuaq	35	176	1-5	M-12
Ivujivik	23	105	1-5	M-12
Quartaq	18	102	1-4	M-12
Kangiqtualujuaq	32	263	1	M-12
<b>TOTAL</b>	<b>510</b>	<b>2 432</b>		

Sources:

1962, données de Macpherson (1991) reproduites dans Vick-Westgate (2002: 54)

2004, [www.kativik.qc.ca](http://www.kativik.qc.ca)

Il n'est donc pas surprenant que les élèves et étudiants aient participé pleinement au débat sur le système d'éducation au Nunavik (Vick-Westgate, 2002: 113, 124, 151-174, 221-222). Ils ont l'expérience de l'éducation formelle tout en étant conscients que des changements majeurs se sont produits en très peu de temps.

*Even my mother remembers seeing a white person for the first time, remembers seeing a plane for the first time, remembers going to school. She remembers that. My mother. She's just the next generation ahead from me and she used to live in a time where there was no Qallunaat. Just imagine what happened to our grandparents. (Discussion with Kuujuuaq youth – November 2, 1990). (Vick-Westgate, 2002: 165)*

Ce sont leurs aspirations, autant que celles de leurs parents et grand-parents, que le système d'éducation se doit d'incorporer. Pour ces élèves, le français constitue parfois un choix bien assumé, mais cela demeure une matière imposée dans bien des cas. Pourtant, à ma connaissance nous ne disposons pas d'informations qui permettent de croire que les jeunes inuit se différencieraient des autres multilingues canadiens. Par exemple, il a été démontré que les anglophones bilingues du Québec (Martin 1984), et de Montréal plus précisément (Daveluy 2005a), endossent la cause du français, ne serait-ce que pour maintenir leur positionnement enviable dans le marché du travail, où la connaissance du français est un atout. Pour quelles raisons, les Inuit agiraient-ils autrement? Ils sont nombreux à compétitionner pour les emplois disponibles au Nunavik. Dans un pays officiellement bilingue et une région trilingue, le français est un avantage pour ceux et celles qui en maîtrisent l'usage. Il serait douteux de postuler que les Nunavimmiut ne s'en rendent pas compte. Tous ces jeunes inuit scolarisés en français ne voudront probablement pas renoncer aux avantages liés au trilinguisme. Ils auront d'ailleurs trimé assez dur et investi tant d'énergie dans leurs habiletés langagières qu'il serait étonnant de les voir abandonner ces ressources, comme si de rien n'était.

## **Conclusion**

Nous avons vu que l'implantation de l'éducation formelle au Nunavik s'est déroulée dans des conditions particulières qui ont contribué, malgré tout, au maintien de l'inuttitut. Nous avons aussi constaté que l'approche stratégique des Inuit face à un éventail de choix

hautement politisés en milieu scolaire favorise le multilinguisme des individus d'une part et celui de la société en général d'autre part. Enfin, les politiques mises de l'avant par la Commission scolaire Kativik ont clairement illustré le trilinguisme institutionnel du Nunavik.

Pour certains, la question langagière a prédominé dans les affaires de la Commission scolaire Kativik au détriment de la plupart des autres préoccupations d'ordre strictement pédagogique (Vick-Westgate, 2002: 214). Pourtant, ce faisant les Nunavimmiut inscrivent leurs caractéristiques propres dans le monde circumpolaire auquel ils appartiennent. On ne peut ignorer que les Inuit font la promotion du bilinguisme (inuttitut-anglais) au niveau international (Dorais 1990: 256), tout comme au Nunavut, bien que ce territoire soit déjà, en principe, officiellement multilingue (Westman *et al* 2005). En fait, la seule position qui semble faire consensus pour tous les Inuit porte sur l'indésirabilité de l'unilinguisme.

*... We talk in Inuttitut with them [our children] and we maintain that by keeping it in school, we ensure its survival. But we also need a second language in order to be competitive ... We cannot survive only on white education. We need both, our culture in order to survive in our environment and the white culture in order to survive in the modern world. (Kangirsuk-January 26, 1991 – FM call-in). (Vick-Westgate 2002: 162)*

Dans ce contexte, il n'est pas anodin que dans la liste des connaissances souhaitables pour les Nunavimmiut la connaissance d'**au moins** une langue seconde apparaisse (Knowledge of **at least one** second language ... [mon emphase]). Au Nunavik, la culture blanche est véhiculée par deux langues plutôt qu'une, comme c'est le cas dans le reste du Canada. En

faisant la promotion de l'apprentissage du français et de l'anglais, les institutions inuit du Nunavik rappellent leur appartenance à une entité plus large, le monde circumpolaire, tout en marquant leur spécificité par rapport aux autres Inuit.

## Références

ALIA, Valerie

1999 *Un/Covering the North. News, Media, and Aboriginal People.* UBC Press.

AMIRAULT, Marni

2001 *Igloodik Isuma Productions: Turning the Camera Around.* Honours thesis, Saint Mary's University, Saint Mary's University: Halifax, Nova Scotia.

BRIGGS, Jean L.

1998 *Inuit Morality Play. The Emotional Education of a Three-year-old.* Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland. *Social and Economic Studies* 62.

COMMISSION DU NUNAVIK / NUNAVIK COMMISSION

2001 *Partageons. Tracer la voie vers un gouvernement pour le Nunavik. Rapport de la Commission du Nunavik / Let us Share. Mapping the Road toward a Government for Nunavik. Report of the Nunavik Commission.*

DAVELUY, Michelle

2005a *Les langues étendards. Allégeances langagières en français parlé à Montréal.* Collection Langues et pratiques discursives. Québec: Nota bene.

2005b *Self-governance VS Linguistic Peace among the Canadian Inuit. Proceedings of the LinguaPax 10 Conference, Barcelona, Spain.* CD-Rom.

2004 *Language policies and responsibilities in the Canadian North. International Journal of Canadian Studies* 30: 83-99.

DORAIS, Louis-Jacques

1997 *Quaqtaq : modernity and identity in an Inuit community.* University of Toronto Press.

1990 *The Canadian Inuit and their language.* In COLLIS, Dirmid R. F. (ed.) *Arctic languages : an awakening.* Paris: UNESCO. Pp. 185-289.

1979 *The Dynamics of Contact between French Nationalism and Inuktitut in Northern Quebec.* In BASSE, Bjarne & JENSEN, Kirsten (eds.) *Eskimo Languages. Their Present-Day Conditions. Majority Language Influence on Eskimo Minority Languages.* Aarhus: Arkona. Pp. 69-76.

DRAPEAU, Lynn & CORBEIL, Jean-Claude

1992 *Les langues autochtones dans la perspective de l'aménagement linguistique.* In J. MAURAS (Ed.). *Les langues autochtones au Québec.* Québec: Les Publications du Québec. Pp. 389 – 414.

GROUPE DE TRAVAIL SUR L'ÉDUCATION AU NUNAVIK / NUNAVIK EDUCATIONAL TASK FORCE

1992 *Silatunirmut. The Pathway to Wisdom. Final Report of the Nunavik Educational Task Force / Le chemin de la sagesse. Rapport final du Groupe de travail sur*

- l'éducation au Nunavik.*
- HELLER, Monica  
 1994 *Crosswords : Language, Education, and Ethnicity in French Ontario*. Mouton de Gruyter.
- HELLER, Monica, CAMPBELL, Mark, DALLEY, Phyllis & PATRICK, Donna  
 1999 *Linguistic minorities and modernity : a sociolinguistic ethnography*. Longman.
- HELLER, Monica & MARTIN-JONES, Marilyn  
 2001 Conclusion: Education in Multilingual Settings: Stakes, Conditions, and Consequences. In HELLER & MARTIN-JONES (eds.) *Voices of Authority. Education and Linguistic Difference*. Ablex Publishing. Pp. 419-424.
- MARTIN, André  
 1984 *Profil sociolinguistique et rendement à l'examen de connaissance du français de l'O.L.F.*. Québec: Gouvernement du Québec/Office de la langue française. Collection Langues et Sociétés.
- NALUKTURUK, Alasia  
 2006 The Kativik School Board and the road to genuine Inuit empowerment. Paper presented at Sivunivut, a public forum held in Kuujuaq, Nunavik. May 30-31. 8 pages.
- PATRICK, Donna  
 2003 *Language, Politics, and Social Interaction in an Inuit Community*. Berlin: Mouton de Gruyter Press.
- PATRICK, Donna & SHEARWOOD, Perry  
 1999 The Roots of Inuktitut-Language Bilingual Education. *The Canadian Journal of Native Studies* XIX, 2 : 249-262.
- PETIT, Céline  
 2003 L'éducation et la scolarisation au Nunavik et au Nunavut. *Les Inuit de l'Arctique canadien*. Collection francophonies. CIDEF-AFI/Inuksuk. Pp. 207-226.
- SOCIÉTÉ MAKIVIK CORPORATION  
 1999 *Nunavik at a Glance*. [www.makivik.org/eng/backgrounders/vault\\_docs/eNAAG.pdf](http://www.makivik.org/eng/backgrounders/vault_docs/eNAAG.pdf)
- TARGÉ, Anne-Pascale  
 2004 Problems of the transmission of Inuit knowledge from Elders in schools". In DANBY, Ryan, K., RAUSCH, Jenny, CASTLETON, Heather & GILES, Audrey (eds.) *Breaking the Ice : Proceedings of the 7th ACUNS (Inter)National Student Conference on Northern Studies*. Edmonton : CCI Press. Pp. 162-166.
- VICK-WESTGATE, Ann  
 2002 *Nunavik. Inuit-Controlled Education in Arctic Quebec*. U of Calgary Press / Institute of North America / Ktutjiniw (Nunavik's Regional Development Council). Northern Lights Series.
- WESTMAN, Clint, DAVELUY, M., KNALL, Liesel, AMIRAUULT, Marni &  
 2005 DUCHARME, Doreen  
 Language(s) Weeks in Nunavut: Contemporary Language Planning in the North. In Castleden, Heather, Danby, Ryan, Giles, Audrey & Pinard, Jean-Paul (eds.) *New Northern Lights: Graduate Research on Circumpolar Studies from the University of Alberta* Canadian Circumpolar Institute Press. Edmonton: University of Alberta. Pp. 157-173.

### Sources électroniques

COMMISSION SCOLAIRE KATIVIK / KATIVIK SCHOOL BOARD

[www.kativik.qc](http://www.kativik.qc)

INUIT CIRCUMPOLAR CONFERENCE

[www.inuitcircumpolar.com](http://www.inuitcircumpolar.com)

INUIT TAPIIRIT KANATAMI

[www.tapirisat.ca](http://www.tapirisat.ca)

JAMES BAY AND NORTHERN QUEBEC AGREEMENT AND COMPLEMENTARY AGREEMENTS

1998 Les Publications du Québec. Sainte-Foy, Québec.

<http://gouv.gc.ca>

[www.ainc-inac.gc.ca/pr/agr/que/jbnq\\_e.html](http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/agr/que/jbnq_e.html)

SOCIÉTÉ MAKIVIK CORPORATION

[www.makivik.org](http://www.makivik.org)

STATISTIQUES CANADA

2001 Données du recensement de 2001

<http://www12.statcan.ca/english/census01/home/index.cfm>

---

<sup>1</sup> La langue des Inuit est l'inuktitut ou inuttitut. Dans ce texte, langue des Inuit, inuktitut et inuttitut sont utilisés sans distinction pour faire référence à la langue parlée par les Inuit du Nunavik.

<sup>2</sup> Aux éditrices : il faudra obtenir les droits de reproduction des cartes ou indiquer que plusieurs, excellentes d'ailleurs, se trouvent sur le site de la Société Makivik ([www.makivik.org/fr/media\\_centre/nunavik\\_maps.htm](http://www.makivik.org/fr/media_centre/nunavik_maps.htm)).

<sup>3</sup> D'autres groupes autochtones, dont les Naskapi, ont aussi été exemptés par la suite.